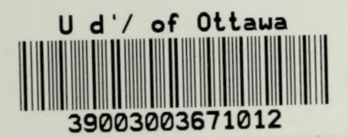
LAGACÉ, CÉCILE

BONNE FEE OU LA PLAINTE DES CHOSES



BONNE FEE
OU
LA PLAINTE DES CHOSES

Cécile Lagacé

Bonne Fée ou la plainte des choses

et autres contes



APOSTOLAT DE LA PRESSE
SHERBROOKE, QUE.





BONNE FEE

OU LA PLAINTE DES CHOSES

Il était, une fois, deux petites fées qui étaient nées le même jour dans le coeur d'une rose, de sorte qu'elles étaient jumelles. Leur père était un rayon de soleil et leur mère, la plus belle des roses du jardin. A peine eurent-elles ouvert leurs beaux yeux à la lumière qu'un papillon, qui guettait leur réveil, s'en fut avertir la Reine des Fées afin qu'elle fût leur marraine. Le commissionnaire, à la vérité, était un peu intéressé, car il savait fort bien que la gracieuse Reine des Fées, qui

connaît son code de politesse sur le bout des doigts, le retiendrait pour être le parrain. Après quoi, pendant qu'elle dégusterait lentement quelques gouttes de rosée, — la rosée est le champagne des fées, — elle lui offrirait en présent le suc exquis de la rose, mère des deux petites fées nouvellement nées.

Quand la Reine des Fées arriva près des deux nouvelles venues, elle remarqua que l'une d'elles était blonde comme les blés, rose comme un pétale de rose, blanche comme les lis, avec de grands yeux bleus veloutés, une bouche souriante et mignonne, et qu'elle était admirablement proportionnée.

L'autre était fort brune de teint, les cheveux noirs crêpelés descendaient hardiment sur son front, ses lèvres étaient fines, avec un

pli dur, ses yeux luisaient comme la braise ardente. Elle était toute menue et gracieuse ; mais au moment où la Reine se penchait au-dessus d'elle, elle vit que la brune petite fée, avec une épine arrachée au rosier, s'efforçait de piquer adroitement la petite main potelée de sa soeur jumelle.

— Tu me fais mal ! Cesse ce jeu, je t'en prie ! dit la petite fée blonde d'un air suppliant.

L'autre se contenta de sourire sournoisement.

La Reine des fées, très grave, considérait en silence la nouvelle venue. Puis accompagnée du Papillon-Parrain, elle se pencha gracieusement vers la petite fée blonde, la baisa au front, lui attacha au dos des ailes-fées qui ressemblaient à celles de son parrain et lui dit :

— Tu te nommeras Rosée, car tu es fraîche et belle comme la rosée du matin. Ta robe sera faite de pétales de roses. Tu seras bonne autant que belle, et tu seras l'aînée, de sorte que ta soeur-jumelle devra t'obéir, car c'est vers toi que je me suis penchée d'abord.

La petite fée Rosée, délicieusement rougissante, remercia la Reine des Fées et tendit sa main mignonne à son parrain, qui ne se lassait pas de l'admirer.

— Et toi, dit-elle en se penchant vers la petite fée brune qui toisait la Reine des Fées sans timidité, tu te nommeras Piquante, car lorsque je t'ai vue pour la première fois, tu piquais ta soeur jusqu'au sang. Comme déjà, tu sembles coquette! Prends garde! Ton coeur s'endurcira et je crains fort que cette épine ne soit ton emblème . . .

La Reine des Fées l'embrassa cependant au front, mais la Fée Piquante, pinçant les lèvres, ne lui rendit pas son baiser. Pendant que la Reine lui attachait ses ailes, elle osa même critiquer certains détails du dessin qui était peint dessus. Elle aurait voulu qu'il s'y trouvât plus de rouge, car étant brune, le rouge lui allait très bien. Mais la Reine des Fées, d'un air sévère, regarda l'exigente qui baissa la tête, apparemment domptée. Elle ne jeta même pas un regard sur son parrain, qui en resta tout agacé et tout pantois.

— Majesté, dit-il en s'éloignant avec la Reine des Fées qui donnait un garden-party en son honneur, et avait invité plusieurs fées de passage dans son domaine, autant la petite Rosée vous donnera satisfaction, autant Piquante vous donnera d'ennuis, je le crains !

— Si elle fait la mauvaise tête, dit la Reine d'un ton résolu, elle s'en ira au Pôle Nord, où sont déportées les mauvaises fées du royaume, et par les nuits glacées, dans sa toilette légère de feuilles de roses, elle devra danser, avec les autres, la farandole de l'Aurore boréale !

Le papillon frissonna. Il avait entendu parler, par sa grand-mère, de cette féerie merveilleuse des aurores boréales, qui fait mourir de froid les pauvres fées condamnées à danser cette splendide et cruelle danse !

Les fées naissent à l'âge de douze ans et quand elles viennent au monde, elles connaissent tous les secrets de la terre et de l'air. Elles ont un petit coeur, et elles croient en Dieu; seulement, elles n'ont pas d'âme . . . Voilà pourquoi elles n'ont pas d'église pour

prier. Elles naissent bonnes ou méchantes, selon le Vent qui souffle sur elles quand elles ouvrent pour la première fois les yeux à la lumière du jour. Si c'est le Vent d'Est, elles s'attendrissent aisément. Le Vent d'Ouest les rend vives, pétulantes, espiègles et gaies. Rosée était née sous le signe du Vent du Sud, et sa soeur Piquante, sous le signe du Vent du Nord.

Penchée au bord de la rose-mère, la petite fée Rosée s'amusait à essayer ses ailes.

— Tes ailes sont plus belles que les miennes ! déclara rageusement Piquante qui la regardait faire. Il y a de l'or, des turquoises, des émeraudes et des perles sur les tiennes ! Les miennes semblent ternes à côté. N'est-ce pas ton avis ?

— Mais non, petite soeur ! dit Rosée de sa voix charmante et douce comme la brise d'été. Elles sont d'argent fin, et il s'y trouve de splendides rubis et des topazes rutillantes ! Et puis, que nous importe, pourvu que nos ailes soient légères ! dit Rosée qui n'avait pas de vanité.

— A toi, peut-être, c'est indifférent, mais moi, je veux briller, je veux plaire. Je veux être la plus belle des fées ! dit orgueilleusement Piquante.

— Et moi, dit pensivement Rosée, je veux être la meilleure !

— Et on t'appellera Bonne-Fée ! dit Piquante avec dédain. Bonne-Fée! comme c'est banal ! Mais en parlant de moi on dira : la plus belle des fées ! Plus belle, peut-être,

que notre Reine ! dit-elle en baissant la voix.

— Chut ! si la Reine t'entendait ! dit Rosée en tremblant.

— Et maintenant, séparons-nous, dit Piquante d'une voix autoritaire. Nous nous retrouverons dans trois ans, à notre majorité, quand on nous remettra la baguette de notre pouvoir souverain, avec notre diadème : le petit cercle étroit surmonté d'une « vraie » étoile prise au firmament.

— Nous sommes donc sans pouvoir, en ce moment ? dit Rosée un peu inquiète.

— Tu sais bien que non, voyons ! répondit Piquante avec impatience. Mais notre pouvoir est encore limité, car nous n'avons que nos mains pour le distribuer. Tandis que, plus tard, d'un coup de baguette . . .

— C'est vrai, dit Rosée, j'avais oublié ! Et nous aurons alors notre palais, n'est-ce pas, comme les fées majeures, et une foule de petits gnomes pour nous servir ! Comme ce sera amusant !

— Et surtout, nous serons libres alors d'agir à notre guise, sans avoir toujours les fées majeures à nous surveiller, puisque nous serons comme elles ! Allons ! disons-nous adieu et à chacune de faire sa vie !

— Tu ne m'embrasses pas avant de me quitter ? dit la charmante Rosée toute chagrine, en ouvrant ses bras à sa soeur.

— Si tu veux ! répondit Piquante sans enthousiasme. Adieu, Rosée !

— Adieu, Piquante, dit Rosée, en regardant sa soeur s'éloigner d'un vol léger.

— Et pas même un regard pour notre mère ! dit Rosée tristement. Adieu, maman Rose ! dit-elle, en appuyant ses jolies lèvres sur le coeur vermeil de la fleur.

— Adieu, ma chère petite fée! répondit la rose dans son langage de fleur, en lui envoyant une bouffée de parfum.

Rosée, lentement s'éloigna. Soudain, une toute petite voix, très affaiblie, monta jusqu'à ses oreilles.

— J'ai trop soif! Je meurs!

— Mais qui donc meurt de soif près de moi ? dit la fée Rosée, tout émue.

— Moi! Moi! dit une fleur de fraisier en faisant un dernier effort pour se redresser sur sa tige brûlée de soleil.

— Mais non, tu ne mourras pas, petite fleur! Tu vas voir! Et Rosée, très adroitement à l'aide d'une feuille repliée qui venait de se détacher d'une branche, fabriqua un petit cornet, courut d'un vol précipité au ruisseau voisin et se hâta de désaltérer la fleur mourante.

—Ah! que c'est bon ! dit Fleur-de-Fraisier soulagée. Encore! Encore un peu, s'il-te-plaît!

La fée Rosée fit plusieurs voyages pour désaltérer son amie.

— C'est assez, Bonne-Fée ! dit la petite fleur toute droite maintenant sur sa tige. Si je peux quelque chose pour toi . . .

— Laisse ! Je fus heureuse de te soulager. Ne meurs pas, petite fleur ; je ne veux pas que tu meures. C'est si beau vivre !

— Ah ! oui ! C'est beau ! dit Fleur-de-Fraisier avec élan. C'est beau, quand on n'a plus soif !

Rosée s'éloigna, heureuse de sa bonne action. Les fées n'étant jamais fatiguées, elle s'en fut se promener sous bois.

Soudain, elle entendit des cris, si faibles qu'elle eut du mal à les saisir avec ses oreilles de fée.

— Maman ! oh ! maman ! sanglotait un tout petit lièvre, une façon de petit duvet vivant, avec une drôle de petite queue comme une effilochure d'ouate blanche.

— Eh bien ! où est-elle, ta maman ? dit la fée Rosée en se posant près de lui, sur l'herbe.

— Booooou ! Bou ! que j'ai peur ! dit Petit-

Lièvre, sanglotant plus fort et tremblant comme une feuille.

— Petit capon ! dit Rosée en souriant, je viens pour t'aider, non pas pour te croquer ! Où demeures-tu ?

— Quelque part par là ! dit Petit-Lièvre en s'essuyant les yeux du revers de sa patte. Au moins, Madame, vous n'êtes pas un renard ? Car maman m'a dit de ne pas causer avec les renards !

— Mais non ! Mais non ! Je suis une fée ! dit Rosée. Mais n'est-ce pas ici l'entrée de ton terrier ? dit-elle soudain à Petit-Lièvre, en soulevant quelques menues branches.

— Oui ! Oui ! C'est chez-nous ! dit Petit-Lièvre en faisant une gambade.

— Et voilà ta mère qui rentre ! dit la douce petite fée, en promenant sa petite main sur la tête de son nouvel ami.

— Que vous êtes bonne, dit Petit-Lièvre en la regardant avec des yeux tout ronds, mais parfaitement rassurés. Je parlerai de vous à maman.

— Obéis-lui bien surtout ! conseilla la fée Rosée, en se soustrayant aux remercîments de Madame Lièvre par une fuite rapide.

— Bonne-Fée ! Bonne-Fée ! ma soeur avait raison ! se mit à songer la petite fée Rosée. Voilà deux fois qu'on me nomme ainsi. Comme ce nom me plaît ! Il me donne le goût d'être meilleure encore.

Bientôt, le nom de Bonne-Fée fut connu

de toute la forêt. On se le répétait dans tous les nids, dans tous les buissons, dans tous les terriers, sur toutes les branches. Les mousses le disaient à l'herbe, l'herbe aux buissons, les buissons aux bouleaux, les bouleaux aux chênes, les chênes aux nuages. De vieilles fées, sans se montrer, venaient prendre de cette fillette-fée des leçons de bonté et s'en retournaient tout émues. Il ne se passait pas de jour sans que la Reine des Fées n'entendît faire l'éloge de sa petite fée préférée.

A force de pratiquer la bonté, Rosée inventa des secrets de bonté. Elle comprenait les plaintes de la charrette qui s'en va sur la route, en geignant de ses quatre roues.

— Je suis trop chargée ! disait-elle. Et les cailloux du chemin font ricocher l'acier

dont mes roues sont garnies et je me plains ! disait constamment la vieille charrette exténuée.

Alors, la petite fée Rosée allait devant et de ses délicates petites mains, elle enlevait prestement les pierres du chemin pour que la charrette ne souffrît pas.

— Si on comprenait la plainte des choses ! disait-elle gravement, en agitant sa jolie tête pensive. Le puits, là-bas, qui se plaint de ce que la margelle l'empêche de voir le ciel autant qu'il le voudrait ! La tuile branlante du toit, qui a peur du coup de vent qui la jettera par terre où elle sera broyée . . . La cruche, qui va si souvent à l'eau qu'elle craint de se casser ! Le fouet, qui siffle d'horreur en frappant un pauvre vieux cheval fourbu !

Le balai, qui avertit la poussière de fuir pour qu'il ne lui fasse pas mal, et qui crie : crouch ! crouch ! sur le parquet souillé ! Le treuil du puits qui se lamente : « Le puits sera à sec ! à sec ! à sec ! » Le vent qui se plaint aux arbres ! Les arbres, qui se plaignent au vent, en levant vers le ciel leurs grands bras noueux !

Les hommes n'entendent pas la plainte des choses : ils sont trop occupés ! Il n'y a donc, par toute la terre, qu'une pauvre petite fée comme moi pour compatir à la plainte des choses ? On sait bien qu'une porte qui grince a faim de graisse, ou d'huile ! On finit par avoir pitié des animaux, parce que les animaux rapportent, hélas ! Mais le chasseur n'entend pas la plainte de la balle qui avertit

le chevreuil distrait : « sssss ! sauve-toi : car on m'ordonne de te tuer ! » Et la viellle barque qui glisse sur l'eau en s'excusant à chaque coup de rame : « Pardon ! pardon ! pardon ! » parce qu'elle fouette l'eau qui la porte tout doux !

Et la bonne petite fée, attentive à la plainte inconsolée des choses, même à celle de la girouette, qui a pourtant la tête à l'évent et ne mérite pas grand intérêt, se laissait glisser dans l'herbe et pleurait amèrement parce que jamais, jamais, jamais ! elle ne réussirait à supprimer les justes plaintes des choses, à force de bonté ! Ah ! n'être qu'une pauvre petite fée sans baguette, et entendre souffrir sans guérir ! Quelle douleur amère pour un petit coeur comme le sien !

Enfin, les trois ans sont révolus ! Dans la clairière, au clair de la lune de juin, toutes les fées sont réunies autour du trône de vermeil de la Reine des Fées. Piquante est arrivée l'une des premières, couverte de merveilleux joyaux et belle comme une nuit d'été malgré son teint foncé, savamment rehaussé par sa toilette rutilante.

— Je suis la plus belle, n'est-ce pas ? dit-elle orgueilleusement.

— La plus belle ! déclarent toutes les fées avec une pointe de jalousie secrète.

— Mais qui vient là, brillante et splendide comme un rayon de soleil ?

Toutes les fées se haussent sur leurs petits pieds pour voir !



— C'est ma soeur Rosée, c'est Bonne-Fée! dit Piquante dédaigneusement.

— C'est la plus belle ! proclament les fées en s'inclinant.

Rosée s'avance humblement, insouciante de sa beauté. Alors, la Reine des Fées descend de son trône, et s'adressant à l'humble et modeste Bonne-Fée :

— A toi le pouvoir suprême après le mien, ma fille, déclare-t-elle. Voici ta baguette et ton diadème d'or. Sois heureuse et rends tous ceux qui t'entourent heureux par ton pouvoir !

— Vive la fée Rosée ! disent les fées en applaudissant.

— Et moi ? dit Piquante, que suis-je ici ?

— Une danseuse d'aurore boréale ! dit la Reine des Fées d'un ton sans réplique. Tes diamants sont faits des larmes que tu as fait verser, méchante !

— Majesté ! dit Rosée de sa douce voix suppliante, en joignant les mains.

— J'ai dit ! répond la Reine.

* * *

Rosée vit toujours. Peut-être un jour vous rendra-t-elle service. Car elle a un nom meilleur que son joli nom de fée : elle se nomme : **La Bonté.**

LA SERINETTE

Il était, une fois, une petite fille blonde et pâle qui portait le doux nom d'Agnès. Elle était douce comme son nom et elle souriait toujours. Elle était la fille unique d'un riche négociant. Elle habitait une belle et grande maison derrière laquelle s'étendait un jardin tout rempli de fleurs et d'oiseaux. Les oiseaux venaient dans le jardin d'Agnès parce qu'ils y étaient toujours bien reçus, qu'elle leur donnait de ses mains beaucoup de bonnes choses, et que la fillette respectait leurs jolis nids. Ils la remerciaient en lui chantant leurs plus harmonieuses chansons.

La petite Agnès avait dix ans. Elle avait tout pour être heureuse. Son père ne lui refusait rien . . . Il est vrai qu'Agnès était toujours très raisonnable dans ses demandes, et que, avec tant d'occasions et de facilité d'être gâtée et de se montrer exigeante, sa riche nature ne la portait pas à des excès.

Quant à sa mère, elle ne se lassait pas d'admirer sa chère Agnès. Elle tremblait bien un peu en la voyant si blonde et si frêle; mais le médecin la rassurait, en lui affirmant que les bons soins dont elle était entourée finiraient bien par triompher de sa constitution délicate.

Un jour, la maman d'Agnès proposa à sa fille une promenade-surprise.

— Qu'est-ce que c'est, maman, qu'une promenade-surprise ?

— Ma chérie, c'est une promenade avec une suprise au bout !

Agnès battit des mains.

— Oh ! que je suis contente, petite mère ! Vraiment, il n'y a que vous par toute la terre pour avoir des idées comme celle-là !

La promenade fut charmante. Il faisait une température exquise de fin d'été. L'air était doux. Le ciel sans nuage était bleu, bleu comme les beaux yeux limpides d'Agnès. La fillette était si jolie dans sa grâce blonde, d'une beauté si fine et quasi céleste, que les passants se retournaient pour la regarder. Mais Agnès était si peu vaniteuse qu'elle ne s'en apercevait même pas.

Son charmant visage, tout éclairé par le désir de connaître la belle surprise imaginée par sa maman, était comme un pétale de rose. Elle, si pâle d'habitude, s'en trouvait singulièrement embellie.

La mère s'arrêta soudain.

— C'est ici ! dit-elle.

La fillette entra à la suite de sa mère dans une pièce remplie d'oiseaux de toutes sortes et de tous plumages. Il y avait là des oiseaux des Iles, des oiseaux multicolores plus radieux, plus éblouissants que l'arc-en-ciel. Quelques-uns étaient à peine plus gros que des mouches, et agitaient leurs mignonnes petites ailes nacrées contre les barreaux de leurs cages dorées; car, hélas ! tous ces splendides oiseaux étaient prisonniers et ils étaient à vendre.

La marchande, remarquant à leur toilette la qualité de ses deux visiteuses, s'empressait autour d'elles. Mais la fillette, tout éblouie qu'elle fût, gardait une mine sérieuse et ne se hâtait pas de faire son choix.

— Lequel te plaît davantage ? disait la maman d'Agnès, devant le visible embarras de sa fille. Ce bel oiseau bleu ? ou celui-ci, qui a de l'or sur la gorge et sur les ailes ? ou encore cet autre qui a une couronne huppée sur la tête, comme un petit roi ? Choisis !

Agnès restait toute songeuse. Enfin, elle parla :

— Tous ces mignons oiseaux me plaisent, maman ! Mais une seule chose m'attriste : ils sont prisonniers ! Jamais je ne pourrais me résigner à garder un petit oiseau en cage !

Notre jardin est rempli d'oiseaux, et ils sont heureux parce qu'ils sont libres ! Si vous m'en achetiez un, maman, je n'en jouirais pas longtemps, car je me hâterais de le rendre à l'air pur, aux arbres, au soleil !

La marchande, un peu déçue parce qu'une belle vente lui échappait, se hâta de prendre la parole :

— Mademoiselle a le coeur sensible ! dit-elle d'un ton engageant. Peut-être mes petits serins lui plairont-ils davantage ? Chacun sait bien que les serins ne vivent qu'en cage; et qu'ils mourraient si on les mettait en liberté parce que notre pays n'est pas fait pour eux ! Et vous pourrez juger de leur chant, Mademoiselle ! Ce sont les meilleurs chanteurs sur le marché !



Mais la marchande eut beau les encourager de la voix, aucun de ses oiseaux ne semblait disposé à se faire entendre ! Très ennuyée, la marchande se décida de prendre les grands moyens. Dans un coin sombre de l'appartement se trouvait un petit orgue mécanique, à tuyaux et à cylindres, qu'on joue à l'aide d'une manivelle, un peu à la façon d'un graphophone. On se sert de cet instrument, précisément, pour instruire les serins, d'où le nom de **serinette** qu'on donne à ce petit orgue.

Dès que l'instrument se mit à émettre un air, Agnès fut secouée comme par un courant électrique. L'orgue avait un son vieillot et charmant; il jouait un petit air de flûte si gai et si entraînant qu'il donnait un goût de rire et de pleurer à la fois.

— Oh ! Madame, que cette musique est jolie !

— Vous aimez ma serinette, Mademoiselle, dit la marchande avec un bon sourire, mieux que mes oiseaux ? Qu'à cela ne tienne ! Je puis aussi vous procurer une serinette plus perfectionnée que celle-ci, car elle joue vingt airs différents, et tous des meilleurs maîtres ! Ce que vous entendez-là, c'est de la musique de Mozart. Mon frère fabrique lui-même ces instruments. Il vient d'en terminer un qu'il n'a pas encore mis en vente. Voulez-vous l'entendre ?

La marchande conduisit Agnès et sa maman à travers la cour, dans un atelier voisin. Il s'y trouvait un homme encore jeune : c'était le luthier qui avait fait la serinette tant vantée par la marchande.

A la vérité, c'était un splendide instrument, très doux à remonter et qui laissait échapper de la boîte de délicieuses mélodies d'une mélancolie émouvante.

— Oh! Maman! Maman! dit Agnès d'une voix suppliante, achetez-moi cette belle serinette, je vous en prie ! Et elle joignit ses longues mains fines dans un touchant geste de prière.

— Combien le faites-vous, monsieur ? dit la maman.

— Cent cinquante dollars . . . Mais c'est pour rien ! Voyez les incrustations de nacre, dans le bois d'acajou, et la finesse du mécanisme ! et les cylindres.

— C'est bien ! Voici la somme. Vous l'enverrez dès que vous pourrez, à mon adresse.

Et la mère de l'heureuse petite fille tendit au luthier trois billets de cinquante dollars.

— Voilà une belle vente ! dit l'homme, tout heureux. Dès ce soir, vous aurez votre serinette, Mademoiselle ! dit-il en se tournant vers Agnès, radieuse de ravissement et muette de bonheur.

Les jours passaient. L'automne, cette année-là, fut particulièrement maussade, humide et pluvieux. Tous les soirs, en revenant du cours, dès que ses leçons et ses devoirs étaient terminés, Agnès tournait joyeusement la manivelle de sa serinette avec un plaisir toujours nouveau. Le répertoire entier y passait. Agnès savait depuis longtemps tous les airs par coeur; et comme elle avait une voix très fraîche, elle rivalisait d'harmonie avec son cher

instrument, tandis que ses parents, enchantés, se regardaient l'un l'autre en souriant.

— Voyez-vous, papa et maman, j'aurais pleuré en entendant chanter mon oiseau, parce que j'aurais eu trop de chagrin de le savoir en prison; mais ma serinette elle, n'est pas vivante ! Et encore . . . on ne sait pas, ajoutait-elle en baissant la voix d'un air mystérieux.

Par une froide journée de la fin de novembre, Agnès revint du cours sans manteau. Sa fine robe de laine bleue, toute trempée de pluie se collait à son corps délicat. Elle frissonnait.

— Qu'as-tu fait de ton manteau, ma pauvre petite fille ? dit la maman, tout alarmée.

— En sortant du cours, maman, il y avait près de la porte une petite mendiante de ma

taille, qui grelottait en tendant la main. J'avais oublié de prendre mon porte-monnaie ce matin. Je ne pouvais pas ne rien lui donner ! Alors, je lui ai donné mon chaud manteau et mon parapluie. Je savais bien que vous ne me gronderiez pas ! acheva-t-elle, avec un petit sourire un peu craintif. Car vous n'êtes pas mécontente, n'est-ce pas, maman ?

— Non pas à cause du manteau et du parapluie; mais à cause de cette robe toute trempée; et tu as marché un quart d'heure sous l'averse dans une pareille tenue ! Vite, allons enlever tout cela ! Pourvu que tu n'aies pas pris de mal ! Il fallait amener cette petite fille avec toi ! Je l'aurai réchauffée et vêtue de neuf . . .

— C'est pourtant vrai : vous êtes si bon-

ne ! Mais je n'y ai pas pensé. J'ai été au plus court ! Mais comme j'ai froid, maman chérie ! Jamais je n'ai eu froid comme en ce moment ! C'est comme si j'étais dans un bloc de glace ! Et comme la tête me fait mal !

La maman d'Agnès eut vite fait mettre sa petite fille au lit. Le médecin avait tant recommandé de lui éviter tout refroidissement! Quelle suite aurait l'imprudente charité de sa fille ! La pauvre mère n'osait pas y penser. Déjà, les joues d'Agnès s'empourpraient. La fièvre brûlait ses mains et son front. Agnès gémissait doucement comme un pauvre petit oiseau blessé. « Ah ! que j'ai mal ! que j'ai mal ! »

Le médecin se montrait inquiet. Cette fièvre qui ne tombait pas ! Au milieu de la nuit,

le délire la prit. Elle s'agitait, répétant des mots sans suite, et elle manifestait un désir que personne ne pouvait remplir, parce que sa pauvre langue dévorée de fièvre ne parvenait pas à prononcer distinctement le nom de cette chose tant désirée.

Le médecin était perplexe. « N'y a-t-il pas quelque chose ou quelqu'un qu'elle aime beaucoup et qu'elle souhaite voir ou entendre ? »

Une même pensée, comme un éclair traversa le front du père et de la mère accablés. « La serinette ! » dirent-ils en même temps.

Alors, dans la tristesse désolée de cette interminable nuit de veille, dans cette chambre bleu de ciel, capitonnée comme un nid d'oiseau, près de cette petite malade dont les superbes cheveux épars déroulaient leurs

soyeux anneaux sur l'oreiller blanc, l'orgue fut apporté. L'enfant, les paupières à demi fermées, ne se rendait pas compte de ce qui se passait autour d'elle. Le délire l'agitait toujours et elle ne cessait de répéter son désir.

Dès les premières notes de la serinette, elle s'apaisa. Un délicieux sourire fleurit sur ses lèvres trop rouges, une lueur de joie brilla dans ses yeux enfiévrés. Sa tête s'abandonna. Un calme sommeil succéda à l'agitation des dernières heures. Le poulx se calma.

— Enfin ! dit le médecin tout bas. Nous avons trouvé le bon remède. Ah ! que j'ai eu peur !

— Que Dieu est bon de nous rendre notre enfant !

Hélas ! la frêle constitution d'Agnès inquiétait beaucoup plus le médecin qu'il ne voulut le dire aux trop confiants parents. Sans doute, il y avait une amélioration sensible, mais qui pourrait prévoir les surprises du lendemain ?

La surprise ne fut pas celle qu'on redoutait. Le lendemain, un mieux sensible se manifesta dans l'état de la fillette. Et Dieu lui accorda une grande joie.

Le temps s'était remis au beau. L'air était plus doux. La violente pluie de la veille avait ramené une brise qui faisait songer aux beaux jours d'octobre. La maman d'Agnès, toute rassurée, travaillait à un ouvrage de broderie auprès de sa fille, lorsque la bonne vint lui dire qu'une petite fille, « de la taille de Ma-

demoiselle », était à la porte et désirait lui parler.

— Que me veux-tu, petite ? dit celle-ci avec bonté.

— C'est à cause de ce manteau et de ce parapluie, Madame, dit la fillette tout intimidée de se trouver devant une si belle dame, dans une si belle maison. Hier, j'ai rencontré votre petite fille, je pense, et elle m'a donné ces belles affaires . . . J'ai trouvé un papier avec une adresse dans l'une de ses poches. J'ai pensé que ce devait être son adresse. Est-ce ce que votre petite fille se nomme Agnès, Madame ?

— Oui, elle se nomme Agnès. Et toi, petite, comment t'appelles-tu ?

— Marie l'orpheline. Je n'ai pas d'autre

nom. Je demeure chez la voisine qui m'a adoptée quand papa et maman sont morts, il y a deux ans. Elle est très bonne pour moi, mais elle est si pauvre ! Et elle a cinq enfants à nourrir ! Avec moi, ça fait six ! Voilà pourquoi je tends la main, des fois, quoique j'aie bien honte, allez ! Mais ça fait quelques sous de plus à ajouter à ses pauvres sous; car elle n'en a pas beaucoup, je vous assure ! C'est elle qui m'a dit qu'il fallait vous rapporter ce bon et chaud manteau et ce beau parapluie! Au moins, votre petite fille n'a pas été malade de s'en aller comme ça sous la pluie ? dit Marie d'un ton inquiet.

— Eh bien oui ! elle a été malade; mais elle va mieux ! dit la mère, en souriant à la petite fille pauvre. Entre, mignonne, ne sois

pas craintive ! Je vois que tu es une bonne et honnête enfant. Veux-tu voir ma petite Agnès ?

— Oh ! Madame, je n'osais pas vous le demander ! dit Marie, les yeux brillants de joie.

— Agnès, je t'amène une visiteuse ! dit la maman, en poussant la fillette près du lit de sa fille.

— Oh ! la petite fille qui avait si froid, hier ! Tu es réchauffée, maintenant ?

— Oh ! moi, j'ai l'habitude de grelotter, dit simplement Marie. Il fait toujours si froid chez-nous ! Mais avec votre chaud manteau, ça allait beaucoup mieux ! Mais vous, on dirait que vous avez été malade ?

— Oui, mais c'est passé ! dit Agnès, en secouant gaîment ses boucles blondes. Maman, il faut donner à goûter à la petite fille . . . Au fait, comme te nommes-tu ?

— Marie, Mademoiselle !

— Appelle-moi Agnès, et ne me dis pas vous : voyons ! Nous allons goûter ensemble. Et nous ferons de la musique, pendant ce temps-là !

— De la musique ?

— Oui, là ! Veux-tu tourner la manivelle ? Moi, je suis trop faible encore. Tu verras comme c'est joli !

Marie obéit. La mère laissa les deux enfants en tête-à-tête et donna des ordres pour le goûter. Lorsqu'elle revint, Agnès tenait

tendrement dans sa petite main délicate, la main gercée de sa nouvelle amie; et Marie, la bouche ouverte de ravissement, écoutait la musique qui s'échappait de la serinette comme si elle entendait une musique du ciel.

* * *

Dix mois après, par un beau jour du commencement de septembre, deux fillettes de même taille se promenaient en causant comme deux petites soeurs qui s'aiment bien, dans les allées du beau jardin d'oiseaux : l'une blonde comme les blés, l'autre brune de cheveux, avec d'immenses yeux noirs bordés de longs cils. C'est Agnès et sa soeur d'adoption, Marie l'orpheline. Mais Marie a retrouvé sous cet heureux toit un autre père, une autre

mère qui la chérissent : le père et la mère d'Agnès, et une délicieuse soeurette.

Le médecin ne tremble plus pour Agnès, car sa santé se fortifie singulièrement. Pendant que les fillettes continuent leur promenade, la serinette fait entendre cet air de Lulli qu'elles affectionnent toutes deux et qu'elles ont baptisé : « La Chanson de deux petites soeurs ».

Ici finit l'histoire de la serinette, d'Agnès et de Marie, car le bonheur est un oiseau si léger qu'il ne faut pas l'approcher de trop près.

LA BILLE D'ARGENT
OU
LE PAYS DES TRENTE-SIX VOLONTES

Il était, une fois, un petit garçon et un petit chien.

Il était aussi une petite fille et un petit chat.

Le petit garçon se nommait Maurice. Il était brun de visage; ses cheveux noirs tout bouclés encadraient joliment ses traits résolus, éclairés par deux yeux noirs et brillants. Son chien se nommait **Tout-Blanc,** parce qu'il était blanc de la tête à la queue. C'était un

très gentil petit chien à longs poils soyeux et Maurice l'aimait beaucoup. Tout-Blanc était toujours sur les talons de son jeune maître, dansant et gambadant.

La petite fille se nommait Suzanne. Elle etait aussi blonde que son frère était brun. Son chat se nommait **Tout-Noir**, car il était noir de la tête à la queue, sauf qu'il portait une petite cravate blanche sous le menton. Ses yeux étaient jaunes comme l'or, mais ils devenaient tout verts, quand il faisait grand sombre.

Un matin d'été, Maurice, Suzanne, Tout-Noir et Tout-Blanc jouaient aux billes dans le jardin. Suzanne, qui était habile et qui aimait beaucoup son frère aîné Maurice, lui avait cousu — non sans se piquer les doigts

plusieurs fois — un solide sac de toile bise pour y enfermer ses billes. Ce matin-là cependant, elles étaient toutes entassées dans ce coin du jardin abandonné aux enfants pour leurs jeux, tout près de la maison. Le sac vide gisait à côté.

— Je vais creuser un grand trou, dit Maurice, et nous allons essayer d'y faire glisser nos billes d'un seul coup, chacun notre tour !

Aussitôt, Maurice va chercher sa petite pelle et aidé de Suzanne, il creuse un beau trou bien rond pour que les billes glissent sans accident jusqu'au fond.

— Comme c'est amusant! s'écrie Maurice!

Tout-Blanc et Tout-Noir, très intéressés, les regardent faire.

— Oui ! on s'amuse bien ! dit soudain Suzanne en soupirant. Mais avant l'heure du dîner, maman va nous appeler pour que nous nous lavions les mains !

— Et elle dira — ajoute Maurice —: avez-vous peigné vos cheveux, mes enfants ? avez-vous brossé vos souliers ? Ce serait amusant, dis, Suzanne, si un beau jour, nous ne faisions que ce qui nous plaît ? Toujours obéir, c'est dur ! achève-t-il avec un gros soupir. . .

— Même quand c'est maman si bonne qui commande ! dit Suzanne avec force.

— Oh !

C'est Maurice qui pousse cette exclamation car la dernière pelletée de terre enlevée, il voit luire soudain au beau milieu du trou

une bille si brillante qu'un clair rayon de soleil tombant sur elle, ils ferment un moment les yeux tous quatre, éblouis !

— La belle bille ! s'exclame Suzanne en joignant les mains d'admiration. D'où peut-elle venir ? Le sais-tu, dis, Maurice ?

— Je ne le sais pas plus que toi ! dit le garçon ravi. Mais comme elle est dans notre jardin et même dans notre trou, elle est à nous : je la garde !

— Bien sûr !

Mais au moment où les enfants allaient porter la main sur elle pour courir la montrer à leur mère, la bille d'argent saute hors du trou et se met à glisser sur l'herbe.

— Oh ! vite ! Maurice, dit Suzanne, cou-

rons après notre belle bille d'argent ! On dirait qu'elle veut se sauver !

— C'est ça : courons !

Les voyez-vous tous quatre à la file indienne ? Maurice va le premier, puis Suzanne, puis Tout-Blanc, puis Tout-Noir ferme la marche.

La bille d'argent franchit la grille du jardin; les enfants se lancent à sa poursuite, toujours suivis du chien et du chat. Les voilà tous quatre sur la route nationale, la bille les précédant de quelques pieds. Et ils courent, courent, courent à en perdre haleine.

— Miaou ! dit soudain Tout-Noir en s'asseyant sur le bord du chemin. Je suis si fatigué !



— Ouap ! Ouap ! aboie Tout-Blanc, j'ai tellement chaud que les pattes me manquent en courant !

— Retournons à la maison, dit Tout-Noir, avertir notre maîtresse que les enfants courent sur la route pleine d'autos qui font un tapage affreux ! Bien sûr, il leur arrivera malheur ! Et tout ça pour une bille qui brille à nous en donner mal aux yeux !

— Courons avertir notre bonne maîtresse! dit à son tour Tout-Blanc, hors d'haleine, sa petite langue rose battant en mesure sur ses dents aiguës.

Hélas ! Personne n'entend le langage des deux animaux inquiets. On leur offre à manger; on leur offre à boire . . . Tout-Blanc et Tout-Noir ont beau multiplier les : Ouap !

Ouap ! et les : Miaou ! Miaou ! la maman de Maurice et de Suzanne, croyant toujours les enfants à s'amuser au jardin suivant leur coutume, renvoie les deux animaux en leur disant :

— Allez ! Allez retrouver vos jeunes maîtres !

Tout-Blanc et Tout-Noir sont désespérés de ne pouvoir se faire entendre et refusent obstinément toute nourriture.

— Eh bien ! dit la maman des enfants en renvoyant le chien et le chat, puisque vous n'avez pas faim maintenant, vous mangerez quand vous aurez faim. Voilà tout !

Hélas ! si elle savait !

* * *

— Ouf ! dit soudain Maurice, les joues empourprées d'avoir tant couru, je n'en puis plus ! Tant pis pour la bille; j'y renonce !

— Ouf ! dit à son tour Suzanne en se laissant choir à côté de son frère, je n'ai jamais eu si chaud de ma vie ! Cette bille n'est pas pour nous !

A leur grande surprise, la bille d'argent s'arrêta à quelque distance.

— Elle nous attend ! dit Maurice. Elle est essoufflée, elle aussi ! Reposons-nous un moment; puis, nous continuerons notre chasse, puisque cette bille semble nous y inviter !

— Me voilà prête ! dit Suzanne après quelques instants. Voyons ce que fera notre bille !

— En route ! s'écrie Maurice.

La bille va devant, mais on dirait qu'elle règle maintenant sa marche sur celle des enfants. Soudain, elle quitte la route et s'enfonce dans un épais fourré, à l'entrée d'un petit bois de chênes.

— Suivons-la bien ! dit Maurice.

Ce n'est pas difficile; la belle bille d'argent est si brillante que son éclat se détache nettement sur le vert de l'herbe et des plantes qui s'enchevêtrent, mêlant leurs tiges et leurs menues branches.

Et qu'y a-t-il derrière le fourré ? Une profonde grotte de pierre grise couronnée de fleurs de toutes sortes. La bille s'y engage, allant et venant, comme pour encourager les enfants de l'y suivre. Sans hésiter, se tenant par la main, Maurice et Suzanne pénètrent

sans trembler à la suite de la bille qui maintenant saute de joie; et qu'est-ce qu'ils voient? Une belle nappe blanche, étendue par terre, est couverte de mets exquis !

— J'ai faim ! dit Maurice.

— Et moi donc ! dit Suzanne.

La bille d'argent danse autour d'eux, comme fait Tout-Blanc lorsqu'il est content. On dirait qu'elle les invite à déguster ces mets succulents dont le fumet chatouille délicieusement leurs narines.

— Oh ! que c'est bon ! s'écrie Maurice en mordant à belles dents une énorme tranche de gâteau. Jamais je n'ai rien mangé de si bon !

— Et moi, dit Suzanne à son tour, jamais

je n'ai bu rien de meilleur que cette liqueur qui remplit mon verre !

Les enfants ont bu et mangé. La bille d'argent, au centre même de la table enchantée, s'est immobilisée, mais de telle façon cependant que les enfants ne peuvent l'atteindre.

— Que j'ai sommeil ! dit soudain Suzanne en frottant ses deux yeux de ses deux petits poings fermés.

— J'ai sommeil, moi aussi ! répond Maurice, un peu honteux, car un grand garçon de neuf ans a depuis longtemps perdu l'habitude de faire la sieste après son dîner.

— Vois cette jolie mousse au fond de la grotte, dit Suzanne tout ensommeillée; que nous y serons bien pour dormir !

— Bien ! dit le garçon et quand nous aurons dormi un quart d'heure, nous retournerons à la maison, car ce doit être le moment du dîner chez-nous et maman serait inquiète si nous tardions.

A peine ces mots sont-ils péniblement prononcés que la tête de Maurice s'appuie à celle de sa soeur déjà endormie. Un lourd sommeil sans rêve s'empare des deux enfants tandis que la bille d'argent ne cesse de tourner autour d'eux, comme pour mieux les enfermer dans son cercle magique.

* * *

— Ohé, Maurice !

— Ohé, Suzanne !

Ont-ils dormi si longtemps ? Où sont-ils ? La grotte a disparu et la bille d'argent n'est plus là. Une troupe de joyeux enfants — qui savent leur nom respectif, n'est-ce pas étonnant ? — les entourent en dansant et en chantant. Comme tout est beau ici ! La prairie ressemble à un beau tapis vert bien uni où il est si agréable de sauter ! Des fleurs charmantes et délicates ornent cette fraîche pelouse. L'air est embaumé. Des vols de papillons entrecroisent leurs ailes diaprées sur la tête des enfants rieurs.

— Où sommes-nous ? demande Suzanne en ouvrant de grands yeux.

— Mais, au pays des Trente-Six-Volontés, voyons ! Tu ne t'en doutais pas ?

— Pas le moins du monde : je n'en ai jamais entendu parler !

— Ici, nous faisons tout ce que nous voulons et personne ne nous gronde jamais !

— Quand vous avez faim, que faites-vous?

— Ça dépend de ce que nous désirons manger; nous détachons avec nos doigts l'écorce des arbres et nous avons suivant nos goûts : du chocolat, du caramel, du sucre d'orge. Quand nous avons soif, nous courons au ruisseau de lait, là, tout proche! L'entends-tu chanter ? Le lait est tout simplement délicieux ! Quand tu auras soif, tu verras !

— Et où dormez-vous ?

— Chacun a sa petite maison sous les branches. Tu auras la tienne et ta soeur

aussi. Quand les étoiles s'allument et qu'il est l'heure de dormir, il y en a toujours qui descendent et qui se tiennent au seuil de notre maison pour nous éclairer, dit un petit garçon joufflu qui était voisin de Maurice dans la danse.

— Et vous êtes tous heureux ? demanda Maurice d'un air grave.

— Qu'est-ce que ça veut dire : heureux ? demandèrent les enfants en se regardant les uns les autres.

— Ça veut dire : qui a tout à souhait ! répondit Maurice.

— Nous avons tout à souhait ! dit le petit garçon joufflu d'un air de béatitude totale.

— Et quand votre maman vient-elle vous

voir ? demanda à son tour Suzanne d'une petite voix qui tremblait . . . car elle songeait à la sienne, si bonne, si tendre, et qui la bordait tous les soirs dans son petit lit après l'avoir embrassée.

— Nous avons oublié ce que c'est qu'une maman, dit une jolie petite fille aux longs cheveux bruns d'un air d'insouciance qui scandalisa grandement Suzanne. Moi, d'abord, j'étais toute petite quand elle est morte. Ainsi . . .

— Et il n'y a pas de papa non plus ? demanda Maurice en s'adressant au groupe des garçons.

— Il n'y en a pas ! répondirent résolument les garçons. Crois-tu que ce serait le Pays des Trente-Six-Volontés si nos papas

étaient ici ? ajoutèrent-ils d'un ton moqueur.

— Moi, dit Maurice, la lèvre tremblante, je l'aime bien, mon papa ! Je l'admire beaucoup et je veux lui ressembler plus tard, quand je serai grand !

— Quel drôle de garçon ! dit une petite fille en examinant curieusement Maurice qui se sentit rougir. On ne pense pas à cela ! On rit, on saute, on s'amuse, on fait tout ce qu'on veut ! Et jamais nous ne sommes malades ! Nous n'avons jamais d'indigestion. Personne ne nous défend de grimper aux arbres, de cueillir des fruits, d'agir à notre guise !

— Et vous ne vous querellez jamais ?

— Quelquefois, par ci par là ! Mais comme tout appartient à tous, les querelles finis-

sent vite ! D'ailleurs, si tu désires une poupée qui est entre les mains d'une petite fille, tu en verras aussitôt une plus belle encore pendre soudain à une branche d'arbre. Tu n'as qu'à la prendre : elle est à toi ! Tout ce que tu veux, tu l'as !

— Sauf papa et maman ! . . . murmurent Suzanne et Maurice à voix basse.

* * *

La journée dura longtemps. Les jeux, les danses, les chansons se succédaient avec de brèves interruptions pour croquer un bonbon ou un fruit pendant à une branche. Les gâteaux poussaient comme les citrouilles : des gros, des moyens, des petits . . . On ne croquait que des friandises. Il n'y avait ni po-

tage, ni viande, ni haricots, ni épinards. On s'amusait à coeur de jour. Quel pays merveilleux que le Pays des Trente-Six-Volontés!

Dès le soir de leur arrivée, une belle petite étoile rouge se détacha du firmament quand il fit nuit bleue et vint au devant de Maurice pour le conduire à la petite maison qui lui était destinée. Au même moment, une minuscule étoile bleue comme les yeux de Suzanne se mit à voltiger devant elle et la guida vers une délicieuse maisonnette toute voisine de celle de Maurice. Il ne s'y trouvait qu'un seul étage et ne contenait qu'un seul meuble : un lit douillet. Celui de Maurice, rose comme son étoile; celui de Suzanne, bleu comme la sienne.

Mais les deux enfants mirent longtemps

à s'endormir. Le vent avait beau chanter tout doux sa belle chanson de nuit dans les branches; la lune avait beau promener sous leurs paupières closes sa douce clarté bleue-verte, il manquait aux deux enfants quelque chose de plus précieux que les Trente-Six-Volontés : il leur manquait ce doux baiser du soir que leur tendre maman venait déposer sur leur front chaque nuit, quand ils avaient été sages et dont ils étaient si durement privés que Maurice s'endormit très tard, en soupirant . . .

Quant à Suzanne, il y avait une perle à son oeil qui ressemblait à une larme . . .

* * *

Après plusieurs jours, ils n'y tinrent plus.

— Evadons-nous d'ici ! dit Maurice résolument.

— Quand cela ? demanda Suzanne à voix basse.

— Cette nuit même, quand tout le monde dormira ! J'irai te réveiller ! Mais n'en parle à personne, surtout ! Nous ne sommes pas heureux au Pays des Trente-Six-Volontés !

— Notre pauvre maman ! gémit Suzanne. Comme elle doit être inquiète ! Sûrement, elle nous croit morts tous les deux ! Et nous nous ennuyons tellement d'elle !

Cette nuit-là, deux gracieux fantômes se coulent silencieusement à travers les petites maisons étoilées. Mais par où sortir de ce pays ? Ne faudrait-il pas trouver la grotte où ils ont dormi le premier jour d'un sommeil

magique ? Ils l'ont tant cherchée ces jours-ci sans la découvrir ! La lune pâle éclaire leur fuite. Ils cheminent tous deux, la main dans la main, hésitants, ne sachant quel chemin suivre... Ah ! comme ils se sentent petits tous les deux !

— Sainte Vierge ! dit soudain Suzanne en se jetant à genoux dans l'herbe humide de rosée, ô bonne Sainte Vierge, redonnez-nous notre maman, s'il vous plaît, et jamais plus nous ne trouverons ennuyeux de lui obéir !

Sa prière faite, l'enfant se relève, confiante et rassurée.

— Vois donc ! petite soeur ! murmure Maurice en fixant un point brillant dans la verdure sombre, là! là! la bille d'argent !

— Elle vient nous montrer le chemin du

retour ! dit Suzanne gaîment. Merci, bonne Sainte Vierge, de nous avoir si vite exaucés !

* * *

Les voilà tous les deux — sans savoir comment — à la grille du jardin de leur demeure. Mais la bille n'est plus là. Elle a disparu sans laisser de trace. Il fait grand jour.

— Ouap ! Ouap ! aboie Tout-Blanc éperdu de joie en retrouvant son jeune maître.

— Miaou ! Miaou ! miaule Tout-Noir en se jetant dans les bras de Suzanne.

— Les enfants ! Voici les enfants retrouvés ! disent le père et la mère de Suzanne et de Maurice en s'élançant à leur rencontre.

Comme c'est bon pour Maurice de pleurer de joie dans les bras du papa dont les yeux piquaient . . . et pour Suzanne, de sangloter sur le coeur de sa maman qui mêlait ses larmes à celles de sa fille chérie !

* * *

— Vois-tu, Suzanne, expliquait Maurice à sa soeur quelques jours après leur aventure extraordinaire, c'était bien bon, au Pays des Trente-Six-Volontés, de faire tout ce que nous voulions; mais on ne pouvait tout de même être tout à fait contents parce qu'il nous manquait quelque chose. . .

— Oui, dit Suzanne avec un charmant sourire en mettant sa petite main potelée sur son coeur, il nous manquait **quelqu'un** pour nous aimer !

TABLE DES MATIERES

